

la pauvre infirme : elle l'avait prise auprès d'elle, et la nourrissait ainsi que ses parents, à elle-même, de son travail et du produit de son beau pommier béni !... Mais elle était bien changée, elle aussi, la pauvre Suzanne, et une tristesse réfléchie avait pris la place de son insouciance gaité d'autrefois. Elle gémissait et tremblait pour elle-même en voyant tous les maux que causent les guerres et les révolutions, en comptant autour d'elle tous les enfants sans pères, toutes les mères sans enfants ; son fiancé n'était pas revenu, elle ignorait son sort, et quoiqu'elle eût été demandée plusieurs fois en mariage, elle refusa toujours, bien décidée, si son fiancé ne revenait pas, à ne jamais se marier et à consacrer sa vie au soulagement des malheureux.

« Hélas ! il ne devait pas revenir !... Nous étions partis bien nombreux du village, et à bien peu d'entre nous était réservé le bonheur de revoir le sol natal. Après des années de guerres et de souffrances, plusieurs revinrent au pays, j'étais du nombre. Après la guerre d'Italie, nous étions envoyés en garnison dans l'ouest, pour nous reposer de nos fatigues, et nous avions obtenu un congé de quelques jours pour venir consoler nos familles et en affliger d'autres, mon Dieu ! qui ne devaient point retrouver leurs enfans parmi nous !... Nous étions commandés par un brave officier, que nous aimions tous et qui était comme nous un enfant du pays, c'était, ah ! je me le rappelle bien, ce bon et brave Claude, c'était le prétendu d'Antoinette !... Une chose nous frappait, c'est qu'il ne nous avait jamais ni d'elle ni du pays. Un jour que l'un de nous parlait jamais ni d'elle ni du pays. Un jour que l'un de nous avait essayé de lui en dire un mot, Claude avait brusquement tourné le dos, était parti sans rien répondre, et quand il était revenu, nous avions bien vu à ses yeux rouges qu'il avait beaucoup pleuré... Depuis ce moment, nul de nous n'osa lui en parler, nous pressentions bien quelque malheur, mais lequel ! Hélas, nous étions partis depuis si longtemps !... qu'à coup sûr chacun de nous aurait quelque un à regretter.

« Cependant à mesure que nous approchions du pays, le bonheur de revoir les lieux où nous avions passé notre enfance, de retrouver, à défaut de nos parents, nos chères prairies, nos bois, nos rivières, ces muets témoins de nos joies passées, nous rendaient le chemin plus facile et plus doux. Nous oubliions nos préoccupations dans le bonheur du retour. Claude seul était de plus en plus triste... Enfin nous arrivâmes... Chacun courut revoir les siens ou pleurer auprès de son foyer désert... Mais Claude avait une sainte et pénible mission à accomplir ; il se rendit auprès de Suzanne. Comme il était très pâle et paraissait fort ému, je ne voulus pas le quitter, et je le suivis, m'étonnant qu'il ne parlât point d'Antoinette, et me demandant avec effroi ce qu'elle était devenue.

« Lorsque nous entrâmes chez Suzanne, qui était alors perchée auprès du lit de sa mère mourante, une femme assise au coin de la cheminée se leva en tressaillant. Je la regardai et je reconnus Antoinette, mais qu'elle était changée, mon Dieu !... Claude la reconnut aussi. Il fit un pas en arrière comme pour se retirer, et fut pris d'un tressaillement nerveux ; mais, enfin, il fit un effort sur lui-même, traversa la chambre

et en passant devant Antoinette, il détourna la tête !... Il posa dans la main tremblante que lui tendait Suzanne, une petite croix d'or qu'elle avait donnée à son fiancé au moment où il était parti... puis serrant dans les siennes, cette pauvre main glacée... « Je viens, dit-il, remplir auprès de vous, ma pauvre et chère Suzanne, le triste devoir dont m'a chargé un ami mourant.—Va, m'a-t-il dit, trouver ma bien-aimée Suzanne, dis-lui que je lui rends sa foi et que je meurs en l'aimant et en la bénissant comme tous les bons cœurs l'aiment et la chérissent... Suzanne sanglotait. Oh ! pleurez-le, priez pour lui, continua Claude d'un accent pénétré, pieuse et sainte fille !... Heureux ceux qui sont morts, et qui ont le droit d'être pleurés par vous !... » Il s'éloigna sans jeter un coup d'œil autour de lui, et traversa la place sans chercher à reconnaître aucun des visages qui se pressaient pour admirer son bel uniforme. Il entra au cimetière, s'agenouilla quelques instants sur la tombe de sa mère... Puis il se releva : « Rien ne me retient plus ici, dit-il ; vous viendrez me rejoindre au Mans. » C'est là qu'en effet nous le retrouvâmes à la fin de nos jours de congé.

« On se reposait peu de temps alors, nous reprîmes bientôt notre service. Claude, qui se battait partout en désespéré, obtint un avancement rapide. A Wagram, il tomba devant moi sans proférer une plainte.

« Longtemps après je revins au village... et là j'appris ce que le pauvre homme avait souffert, car il s'était trouvé à Paris lors de la fête de la Raison !... Je retrouvai Suzanne toujours douce et calme, toujours belle de cette beauté que donne une bonne conscience... Elle avait dignement accompli son vœu et s'était dévouée au soulagement des malheureux. Peu après notre visite, Antoinette était morte de honte et de désespoir entre ses bras.

« La maison de Suzanne était devenue une sorte de refuge pour toutes les misères... les malades, les pauvres, les orphelins y étaient les bienvenus : c'était leur maison, leur bien, La courageuse femme les soignait, les nourrissait, les consolait... Pas un malheureux ne s'adressait à elle qu'il ne vît sa peine soulagée. Son activité, sa patience, son courage augmentaient ses faibles moyens, et l'on s'étonne encore du bien qu'elle pouvait faire, avec le produit de son pommier et de son maigre jardin. Sa maison se nommait la maison bénie, et lorsque quel'un de ceux qu'elle avait soulagés, cherchait à la remercier. « Vous ne me devez rien, disait-elle en souriant doucement : il est juste que je rende aux enfans ce que les pères m'ont donné... N'est-ce pas eux qui m'ont nommée reine de Mai !.. Ah ! il y a bien longtemps, ajoutait-elle en soupirant...

« Hélas, il y avait 70 ans, et elle, la sainte femme, comptait 85 ans de vertus, lorsque Dieu l'a rappelée à lui ; en mourant, elle a légué son pommier aux pauvres de la commune !...

« Comprenez-vous, madame, pourquoi nous tenons autant à notre arbre béni !... »

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY,

